

L'élasticité du concept freudien de sexualité

Extrait de J. Van Rillaer, "Les désillusions de la psychanalyse" (éd. Mardaga, 2021, p. 188-192). S'y référer pour les références précises des citations.

Freud s'est toujours plaint d'être critiqué par de nombreux confrères. Ces critiques ont le plus souvent visé ce qu'il avait appelé son « monoïdéisme » et la très probable suggestion de sa théorie aux patients. Ce fut déjà le cas en 1895, lors de la discussion qui suivit sa conférence du 15 janvier à l'*Association pour la psychiatrie et la neurologie de Vienne*. Le professeur Richard von Krafft-Ebing, l'auteur de la célèbre *Psychopathia Sexualis* (1886), déclara que la sexualité joue certes un grand rôle dans l'étiologie des névroses, mais que Freud se trompait en généralisant à tous les cas. Holländer ajouta que la pulsion sexuelle est une des pulsions les plus fortes et la source de beaucoup de troubles psychiques, mais que d'autres facteurs peuvent également jouer. Il citait notamment le surmenage comme une des causes de la neurasthénie.

Le 24-4-1896 Freud refit une conférence à cette association, à laquelle assista encore von Krafft-Ebing. Il affirma alors sans la moindre hésitation qu'il avait découvert que le facteur sexuel jouait le rôle crucial chez tous ses patients, *sans aucune exception*. Il dit avoir la certitude absolue (*absolute Sicherheit*) que la sexualité était la pièce manquante du puzzle de la psychopathologie (I 441). Il écrit à Fliess deux jours plus tard : « Ma conférence sur l'étiologie de l'hystérie à l'Association psychiatrique a reçu de la part de ces ânes un accueil glacial et, venant de Krafft-Ebing, ce curieux jugement : cela ressemble à un conte scientifique. Et cela après leur avoir indiqué la solution d'un problème plurimillénaire, un *caput Nili* ! Qu'ils aillent voir ailleurs, pour dire les choses par euphémisme ».

Rappelons que la principale source de conflit intellectuel de Freud avec Adler et Jung fut ce que ce dernier appela « l'extension illimitée du concept de sexualité ». (J'écris « intellectuel », car une autre source essentielle de conflit fut le caractère autoritaire et paranoïde de Freud.)

Après trois années de correspondance assidue avec le Maître, Jung lui écrit : « J'aurais souvent bien des choses à demander. J'aimerais par exemple vous extorquer une fois une définition de la libido. Je n'ai pas réussi jusqu'à présent à fabriquer quelque chose de satisfaisant » (30-11-1909). Une réponse satisfaisante se faisant attendre, le Zurichois tire la conséquence du monisme freudien : si toute activité est sexuelle, le mot *libido* perd son sens spécifique et ne désigne plus que « l'énergie psychique » ou ce que Bergson appelait « l'élan vital ».

Forel, professeur de psychiatrie à l'université de Zurich, bien que pratiquant la « psychothérapie » et très intéressé par les problèmes sexuels, n'en critiquait pas moins Freud. Il disait « condamner le caractère unilatéral de l'« école » freudienne, son Église sexuelle hors laquelle il n'y a point de salut, sa sexualité du nourrisson, ses interprétations talmudico-théologiques » (*cit. in BJ&S*, p. 130).

En 1910, en réponse à la critique de son pansexualisme, Freud théorise le conflit psychique comme une opposition, non plus entre le moi et les pulsions sexuelles, mais entre celles-ci et les « pulsions du moi », qui ont pour but l'autoconservation de l'individu (VIII 97). Ce nouveau concept est un trompe-l'œil, car Freud va affirmer par la suite que les pulsions du moi sont de nature libidinale (XIII 56). Dès lors, pendant tout un temps, il avouera son embarras à se dégager vraiment du monisme sexuel : « Pour le moment nous ne sommes pas en possession d'une caractéristique généralement reconnue de la nature sexuelle d'un processus, si ce n'est une fois encore l'appartenance à la fonction de reproduction, que nous devons refuser comme étant trop étroit » (XI 331). Enfin, en 1920, il estimera s'en sortir grâce à sa théorie de la

« pulsion de mort ». Cependant, ses publications de cas et les journaux de ses patients (Kardiner, Blanton *et al.*) montrent que, *en réalité*, son concept de sexualité continue à phagocyter n'importe quel phénomène. Il déclare par exemple en 1934 à Wortis : « Les gouvernements entiers, les administrations, la vie officielle, tout cela fonctionne sur la base des pulsions homosexuelles, qui restent, bien sûr, inconscientes et non manifestes » (Wortis, 1954, p. 112).

L'autre réponse à la critique de son pansexualisme a consisté à élargir le sens commun du mot « sexuel », le définissant comme *tout* ce qui est en rapport avec un *plaisir corporel* : « Le suçotement, que de l'enfant maintient obstinément, manifeste très tôt un besoin de satisfaction qui, bien qu'il provienne de la prise de nourriture, tend à obtenir du plaisir indépendamment de la nutrition. Pour cette raison, on peut et on doit l'appeler *sexuel* » (XVII 76). « L'analyse de cas névrotiques de troubles de la marche et d'agoraphobie (*Raumangst*) lève le doute quant à la nature sexuelle du plaisir du mouvement » (V 104, ajout de 1910). Dès lors, pourquoi ne pas appeler « sexuels » des plaisirs comme mâcher de la gomme ou boire du thé ?

Freud a encore gonflé le sens de son concept. À partir de 1921, il conçoit que « sexualité » est équivalent à « amour » :

« *Libido* est une expression de la doctrine de l'affectivité. Nous appelons ainsi l'énergie, considérée comme une grandeur quantitative – quoique non encore mesurable –, des pulsions en rapport avec tout ce qu'on peut regrouper sous le mot *amour*. [...] L'« Eros » du philosophe Platon montre, quant à sa provenance, ses réalisations et sa relation à l'amour sexuel, une coïncidence parfaite avec la force de l'amour, la libido de la psychanalyse. Lorsque l'apôtre Paul, dans sa célèbre épître aux Corinthiens, loue l'amour au-delà de tout, il l'a certainement compris dans le même sens « élargi ». [...] Ces pulsions d'amour sont à présent appelées en psychanalyse, *a potiori* [de préférence] et à cause de leur provenance, des pulsions sexuelles » (XIII 98s).

Certes, on trouve dans la *Première Épître aux Corinthiens*, au chapitre 13, le célèbre hymne à la charité : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit, etc. ». Mais par « charité », Paul de Tarse entend « agapè », l'amour qui veut le bien d'autrui et dont la source est en Dieu. Dans la même épître, précisément, aux chapitres 5 à 7, Paul met en garde contre les tentations de la chair : « Le corps n'est pas pour la fornication ; il est pour le Seigneur » (6:13), « Ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint Esprit ? » (6:19), « Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme. Toutefois, en raison du péril d'impudicité, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari » (7:1-2), etc. Ici encore, on retrouve le manque de rigueur de Freud, sa façon de sélectionner des faits pour construire des histoires séduisantes.

Ainsi donc, Freud justifie ses extensions de sens par le fait que, selon lui, tout plaisir et tout amour trouvent leur origine dans les « pulsions sexuelles ». Son concept de sexualité est devenu un concept chewing-gum : il l'étire en tous sens et le colle sur tout. Le psychologue scientifique refuse de travailler avec un vocable aussi vapoureux, passe-partout. Si un enfant prend plaisir à sucer son pouce, il parle tout simplement de plaisir (corporel ou sensoriel) et ne voit pas l'avantage de dire que c'est une « manifestation sexuelle ».

Les mêmes réserves sont à faire pour l'usage freudien des termes « homosexualité », « sadisme », « exhibitionnisme », etc. Ainsi, quand le Petit Hans embrasse affectueusement son cousin, Freud parle d'homosexualité (VII 252). Quand le nourrisson commence à utiliser ses dents, il parle de sadisme : « Déjà pendant la phase orale, avec l'apparition des dents, des impulsions sadiques (*sadistische Impulse*) surviennent de façon isolée » (XVII 76). Rappelons que ce mot, créé par von Krafft-Ebing en référence au Marquis de Sade, désigne le plaisir éprouvé à la vue de la souffrance d'autrui. Quand Blanton fait l'éloge des États-Unis, Freud

interprète : « manifestement d'exhibitionnisme » (1971, p. 84). Les freudiens adopteront évidemment cette façon de parler. Dolto explique ainsi la constipation chez les femmes : « Cet exhibitionnisme anal, ce souci constant de leur fonctionnement intestinal leur est nécessaire. C'est un moyen grâce auquel elles se "masturbent" symboliquement la zone érogène anale et soustraient ainsi leur Moi aux intérêts libidinaux génitaux si douloureux pour leur narcissisme » (1971, p. 117).

Il est piquant de constater que « l'étirement » des mots est précisément ce que Freud reproche aux philosophes : « Les philosophes étirent le sens des mots jusqu'à qu'ils ne possèdent presque plus rien de leur signification originelle. Ils appellent "Dieu" une vague abstraction qu'ils se sont fabriquée et sont maintenant en déistes, croyants, devant le monde entier ; ils peuvent même se vanter d'avoir discerné un concept de Dieu plus élevé, plus pur, alors que leur Dieu n'est plus qu'une ombre sans consistance et n'est plus la puissante personnalité de la doctrine religieuse » (XIV 355).